

CHAPITRE XXII.

Traversée de Rawak aux îles Mariannes; Vue des îles Ayou; de celles des Anachorètes, de l'Amirauté et des Carolines.

Ce fut le 6 janvier que nous appareillâmes de Rawak; aussitôt on fit route vers les îles Ayou, que l'on aperçut bientôt. Quoique contrariés par les courans et la foiblesse de la brise, nous pûmes nous occuper d'en faire la géographie (1). Ces îles sont fort basses et entourées de brisans étendus; les plus grandes paroissent boisées, et semées de villages ou de maisons éparses près des bords de la mer; d'autres du même groupe ne sont que des bancs d'un sable nu et stérile: on dit que les tortues les fréquentent en grand nombre. Je pense qu'il seroit possible, au besoin, de mouiller près de ces récifs, peut-être même dans l'enceinte qu'ils décrivent; mais la prudence exigeroit que ce fût avec des chaînes en fer.

Le début de notre traversée fut signalé par un événement funeste qui nous consterna tous, la mort de M. Labiche. Atteint depuis long-temps de la dysenterie, il avoit vu sa santé aller sans cesse en déclinant; enfin, le 9 janvier, à 9 heures $\frac{3}{4}$ du soir, il s'éteignit sans agonie. Cette perte nouvelle, à laquelle cependant la progression alarmante de la maladie nous avoit préparés, nous causa le plus grand chagrin. D'un caractère doux et affectueux, M. Labiche joignoit à beaucoup de fermeté et de courage une grande habitude de la mer, et cette présence d'esprit dans le danger, qui sont si précieuses dans un voyage de découvertes. Son coup d'œil étoit exercé et son esprit juste. Plein d'honneur et de délicatesse, il pousoit quelquefois ces vertus jusqu'au scrupule; ce qui lui donnoit parfois une teinte de susceptibilité que ses amis trouvoient trop prononcée. S'agissoit-il de remplir un devoir, jamais sa santé n'entroit dans ses calculs; les recommandations de l'amitié, de l'autorité même, ne pouvoient tempérer son zèle: et cependant, il aimoit tendrement sa mère, une sœur, des neveux sur lesquels il a reposé ses dernières pensées; mais

1819.
Janvier.
De Rawak
aux Mariannes.

(1) Voyez pl. 36.

1819.
Janvier.
De Rawak
aux Mariannes.

il vouloit illustrer sa carrière et se rendre digne des objets de son affection. Victime du climat de Timor, peut-être ne prit-il pas toutes les précautions qui eussent pu prévenir sa maladie ou en accélérer la guérison. Depuis long-temps il avoit lui-même jugé son état et fait le sacrifice de sa vie : mais son cœur se brisoit, lorsqu'il pensoit à sa famille; il en parloit souvent, ou plutôt il en parloit toujours; et je ne puis m'empêcher de croire que la mélancolie, suite de ces continuels regrets, n'ait mis obstacle à son rétablissement. Il vit approcher sa dernière heure avec calme; et, dans une conversation que j'eus avec lui trois jours avant sa mort, ses seules plaintes furent de n'avoir pu réussir à être utile, autant qu'il en avoit eu le desir, à l'expédition dont il faisoit partie, et à des parens adorés.

Comment ne pas associer aux larmes données à un aussi brave officier la compassion et l'intérêt que m'inspire le sort de sa respectable mère? M. Blondela, frère de cette dame, étoit un compagnon distingué de la Pérouse, dont il partagea l'infortune; elle perdit son mari, chirurgien-major de la frégate *la Vénus*, qui, pendant un ouragan, sombra sous voiles près de l'Île-de-France; son gendre, officier d'artillerie, mourut également au service; et son fils unique a expiré sous mes yeux. Quelle famille de marins a été frappée de plus de malheurs?

La sépulture de notre infortuné camarade eut lieu le lendemain; l'état-major et l'équipage lui rendirent les derniers devoirs; la tristesse étoit générale, et la douleur dans tous les cœurs: après les prières d'usage, son corps fut abandonné aux flots... Son souvenir seul demeura parmi nous; il nous sera toujours cher.

Mais ce n'étoit là que le commencement de nos maux; et bientôt nous nous aperçûmes combien étoit mal fondée l'opinion que nous avions eue, qu'en quittant Rawak aucun de nous n'avoit contracté de maladie dans ces lieux insalubres. Le troisième jour après notre départ, la fièvre se déclara, d'abord sur cinq, puis successivement sur trente individus, parmi lesquels on comptoit quatre élèves de marine. A mesure que les premiers affectés guérissent, d'autres prenoient leur place; en sorte qu'on peut affirmer que quarante personnes furent atteintes de cette maladie. M. Quoy en a, ainsi qu'il suit, décrit les symptômes et les ravages.

« Cette *fièvre paludeuse* s'annonçoit par une turgescence du système sanguin, simulant un caractère inflammatoire, qui, si l'on s'en fût trop préoccupé, eût pu induire à des erreurs de traitement : la face étoit rouge, le pouls développé. Chez quelques-uns il y avoit céphalalgie avec anxiété, ou bien, aux articulations et dans les lombes, des douleurs vives qui, à l'approche des accès, devenoient parfois intolérables. Dans deux personnes elles se portèrent sur la poitrine, et y causèrent des oppressions au point de nécessiter l'emploi de la saignée, seul cas où elle fut pratiquée.

» Après le troisième ou le quatrième jour, tous les signes d'inflammation et de phlogose disparurent, pour faire place à une foiblesse et à une débilité extrêmes; la physionomie, de colorée qu'elle étoit, devint pâle comme dans les fièvres intermittentes simples.

» Celle-ci fut rémittente, avec le type tierce, et c'est sous cette forme qu'elle présenta un caractère plus ou moins pernicieux. Un petit nombre de malades eurent des accès de double tierce intermittente; elle ne fut tierce simple que chez un seul. Après l'administration du quinquina, qui en fit disparaître la malignité, elle prit une marche régulière, et persista avec le type tierce des intermittentes simples : c'est ce qui m'a déterminé à lui donner cette dénomination.

» A l'invasion aussi brusque de cette maladie, nous ne pûmes méconnoître l'action morbifère du sol que nous venions de quitter; et notre certitude fut complète, lorsque nous vîmes qu'il n'y avoit que ceux qui avoient passé la nuit ou une partie des nuits à terre qui fussent indisposés. Chez quelques-uns, l'intensité des symptômes fut en rapport avec la durée de ce temps. Tous ceux-là, ou presque tous (car il n'y eut que deux ou trois personnes qui, exposées comme les autres, conservèrent la santé), contractèrent le germe fébrile qui se développa, comme nous venons de le voir, peu de jours après notre sortie.

» Habitué à de semblables affections sous le climat de Rochefort, qui approche de celui-ci, je tins peu compte, dans le traitement, du caractère inflammatoire qui se manifesta d'abord, et j'administrai le quinquina de suite, sans aucune préparation. La moitié des malades furent guéris dans quelques jours; la fièvre cessa même chez les autres; et à l'exception de quelques hommes plus âgés, qui avoient beaucoup de peine

1819.
Janvier.
De Rawak
aux Mariannes.

1819.
Janvier.
De Rawak
aux Mariannes.

à se rétablir, j'espérois que bientôt nous jouirions tous d'une santé parfaite. Mais notre longue navigation sous la ligne équinoxiale, où l'on eut des pluies continuelles, occasionna beaucoup de rechutes; deux hommes succombèrent : l'un, le maître maçon, âgé de 49 ans, d'une santé frêle et délicate, chez qui la fièvre se joignit à un catarrhe pulmonaire, tomba dans l'adynamie et mourut le dixième jour; l'autre, matelot de 50 ans, usé par de longues campagnes et de fréquentes affections vénériennes, dont il subissoit encore les suites, atteint d'une pneumonie lorsque l'épidémie le frappa, ne put résister à cette double attaque, et mourut d'une manière qu'on pourroit dire *accidentelle*. Son poumon gauche étoit rempli d'une sérosité purulente, et carnifié dans quelques points (1). »

De nouvelles contrariétés ne tardèrent pas à nous assaillir dans cette

(1) Voici quelques *Observations* de M. le docteur Quoy sur une *fièvre pernicieuse compliquée de vers*. « François Hugues, jeune homme âgé de dix-huit ans, et bien constitué, avoit depuis peu de temps une diarrhée accompagnée de douleurs abdominales assez fortes. Les anodins et émoulliens firent diminuer les déjections : les douleurs persistèrent encore deux jours, jusqu'à l'époque de l'invasion de la fièvre. Le malade rendit un ver par la bouche. Le lendemain, 10 janvier, survint une difficulté de prononciation avec resserrement des mâchoires; il ne pouvoit se tenir debout; ses pupilles étoient dilatées, et l'on remarquoit chez lui commencement d'hébétude et sentiment de douleurs à la tête. Les 12 et 13, les symptômes étoient dans leur maximum d'intensité; les mâchoires, de plus en plus resserrées, rendoient pénible l'administration des médicamens. Le malade étoit sans connoissance, et pousoit de temps à autre des gémissemens. Cet état dura six jours, après lesquels la connoissance commença à revenir. Pendant tout ce temps, l'affection vermineuse modifia tellement le caractère de la fièvre épidémique régnante, qu'on ne put observer aucune régularité dans sa marche. Les indications du pouls offroient les anomalies les plus singulières; tantôt vif, agité, fébrile, d'autres fois tranquille ou lent, selon que l'un ou l'autre des deux élémens qui composoient la maladie, venoit à dominer.

» Le 30 janvier, Hugues étoit convalescent; mais, chose singulière, il avoit perdu l'usage de la parole. Nous crûmes d'abord que cela pouvoit tenir à sa foiblesse générale et un peu à sa nonchalance; mais nous ne tardâmes pas à reconnoître que les muscles de la langue et du larynx avoient été frappés d'atonie, et qu'ils se refusoient, non-seulement à l'articulation, mais encore à l'émission des sons.

» Forcé cependant, au bout de deux mois, de s'essayer à parler, il ne réussit qu'avec beaucoup d'efforts à se faire entendre. Depuis, ses progrès vers une meilleure prononciation ont été peu rapides; et une année après, il falloit encore être habitué à sa manière de s'exprimer, pour qu'on pût comprendre, de prime abord, ce qu'il vouloit dire.

» Dans cette maladie compliquée, qui mit pendant quelques jours la vie du malade en danger, on joignit les anthelminthiques aux antiseptiques les plus forts. »

traversée, que la foiblesse des vents et l'action des courans prolongèrent beaucoup. Bientôt nous fûmes privés de vivres frais; tout ce que pouvoient offrir nos tables particulières avoit été épuisé en faveur des malades; et cependant leur état ne faisoit qu'empirer. La fièvre, qu'avoient encore plusieurs personnes, résistoit aux moyens mis en usage pour la combattre, ou, si elle cédoit, c'étoit pour reparoître peu de temps après. L'humidité, la chaleur et l'ennui, dont l'action prolongée est toujours si débilitante, déterminèrent le scorbut chez quatre individus, parmi lesquels étoit notre aumônier, le respectable abbé de Quélen. On employa les bains de sable chaud contre cette affection secondaire; mais plus malheureux que d'autres navigateurs, nous ne vîmes pas le succès répondre à notre attente.

Cependant les torrens de pluie dont nous étions assaillis avoient leur utilité; ils suppléoiert à l'épuisement de notre provision d'eau douce: on en recevoit le produit sur des tentes dressées à cet effet; puis il étoit aussitôt versé dans nos futailles; en deux jours seulement nous obtînmes ainsi environ cinq milles litres de ce précieux liquide.

La longueur et la monotonie de cette navigation furent peu interrompues par la rencontre que nous fîmes, le 12 février, des îles des Anachorètes, et, le lendemain, de celles de l'Amirauté. Les premières ne furent aperçues qu'à fort grande distance. Il n'en est pas de même des secondes, dont la principale n'étoit qu'à trois lieues de nous. Le petit nombre de remarques que nous y fîmes ne pouvant intéresser que les marins, nous les avons consignées dans la partie Hydrographique de ce voyage.

En naviguant par une aussi foible latitude, nous avions principalement pour objet la recherche du nœud, que l'équateur magnétique pouvoit avoir dans ces parages: mais l'état de nos malades, la rareté de nos provisions, m'empêchèrent de persister dans ce premier dessein; j'ordonnai de faire route au Nord, dès le 25, avec l'intention de traverser l'archipel des Carolines, pour me rendre ensuite aux Mariannes, qui alloient devenir pour nous le théâtre de nombreuses et d'intéressantes observations.

Le 12, après avoir perdu de vue les îles de l'Amirauté, la première terre que nous aperçûmes portoit sur nos cartes le nom de *San-Bartholomé*; les naturels lui donnent celui de *Poulousouk*, que nous lui conser-

1819.
Janvier.
De Rawak
aux Mariannes.

Février.
Îles
des Anachorètes.
Îles
de l'Amirauté.

Mars.
Îles Carolines.

1819.
Mars.
De Rawak
aux Mariannes.

verons : elle appartient aux Carolines. A deux heures après midi, dès que nous fûmes à portée d'être vus, plusieurs pirogues partirent de terre, et se dirigèrent vers nous; on en compta d'abord sept, puis neuf, enfin douze. Courant à contre-bord, elles nous eurent bientôt joints, et la plupart vinrent se mettre à notre remorque : dès-lors un commerce très-actif, et sur-tout fort bruyant, s'établit avec les insulaires qui les montoient, sans qu'aucun d'eux cependant se décidât à venir sur notre vaisseau.

Nous fûmes long-temps à admirer la beauté de ces hommes, la perfection étonnante de leurs embarcations et l'habileté avec laquelle ils les manœuvrent, preuves irrécusables de leur adresse, de leur intelligence; toutefois nous n'avons pas reconnu cette incroyable célérité des pirogues carolinoises, si vantée par d'autres navigateurs. Secondés par un vent modéré et une très-belle mer, nous filions trois nœuds, tandis que la plupart de ces pirogues ne pouvoient nous suivre qu'en joignant à la voile les efforts de la pagaie. Il y en avoit de plusieurs dimensions, cependant toutes étoient construites sur le même modèle.

Les naturels nous invitèrent par signes à nous approcher de leur île; mais lorsqu'ils virent que tel n'étoit pas notre dessein, ils furent les premiers à nous proposer quelques échanges. Ce qu'ils vouloient sur-tout, c'étoit du fer, qu'ils désignoient en nous répétant sans cesse *loulou, loulou*, mot mariannais que nous n'entendions point encore, mais que nous devinâmes bientôt à leurs gestes. Ils nous offrirent des nattes fort bien tissées en fil de bananier, dont les plus estimées par eux étoient teintes en jaune; elles différoient en forme et en grandeur; des chapeaux coniques en feuilles de palmier, des coffrets et des vases en bois; et, ce qui étoit d'un plus grand prix pour nous, des poissons récemment pêchés, et quelques cocos qui, après nos misères, furent aussi agréables qu'utiles à nos malades.

Bien différens des peuples que nous venions de visiter, les Carolinois mettoient dans leurs échanges une bonne foi vraiment touchante : jamais ils ne faisoient difficulté d'envoyer les premiers à bord les objets qu'ils nous proposoient, et si, pour un couteau que nous leur offrions, nous ne trouvions pas qu'ils nous eussent donné assez, ils s'empressoient d'y ajouter quelque chose. Nous ne nous sommes point aperçus qu'aucun

d'eux fût voleur; aussi le plus grand ordre régna-t-il dans tous nos marchés. Un de nous ayant envoyé dans une de leurs pirogues un flageolet, dont il avoit montré l'usage, l'insulaire qui le reçut parvint à en tirer un son, et en fut si enchanté, qu'il poussa de longs et bruyans éclats de rire, auxquels ses compatriotes firent largement chorus.

Voici un fait qui pourra faire juger de leur intelligence. Lorsque nous eûmes dépassé le travers de Poulousouk, et quoique nous en fussions à plus d'une lieue, nous aperçûmes le fond au-dessous de la corvette, ce qui donna de l'inquiétude à plusieurs d'entre nous. Un Carolinois l'ayant remarqué, et en ayant deviné la cause, parla d'abord avec beaucoup de vivacité; mais voyant qu'il ne se faisoit pas assez bien entendre, il nous montra du doigt le fond de la mer, puis indiquant par un signe négatif que notre vaisseau n'avoit rien à craindre, il étendit les bras, et compta ensuite sur ses doigts deux fois dix, pour nous expliquer que nous avions au-dessous de nous 20 brasses d'eau; craignant encore de ne pas être compris, il répéta le signe par lequel il indiquoit une brasse, feignit de tirer une corde de l'eau, et désigna de nouveau le nombre 20, en comptant les dix doigts de ses mains et ceux de ses pieds. La sonde jetée à cet instant ne rapporta toutefois que dix brasses; mais un instant après nous en eûmes 20, puis 25, et enfin 30. Les pirogues, qui déjà avoient commencé à nous quitter, achevèrent alors de défilier vers la terre.

Le 15, nous vîmes plusieurs autres îles du même archipel : Poulouhot, Alet, Tamatam, Ollap, Fanadik, et une dernière fort éloignée, dont nous ne pûmes savoir le nom. Bientôt on aperçut à l'horizon une quinzaine de pirogues, parfaitement semblables à celles de la veille, mais dont la moitié seulement nous atteignit; des amarres leur furent données, et nous les primes à notre remorque : quelques-unes, meilleures voilières, nous suivirent sur les côtés; une seule put nous devancer, et s'amusa à naviguer devant nous en passant d'un côté à l'autre.

« Plusieurs des naturels grimperent à bord avec une surprenante agilité, et y montrèrent une confiance et une gaieté qui nous firent croire que leurs communications avec les Européens doivent être fréquentes. L'aspect de quelques boulets de canon, qu'on vint à déranger par hasard,

1819.

Mars.

De Rawak
aux Mariannes.

1819.
Mars.
De Rawak
aux Mariannes.

imprima une grande terreur à ceux d'entre eux qui les virent; il y en eut un qui retourna même dans sa pirogue. Auroient-ils eu occasion d'éprouver l'effet meurtrier de ces projectiles?

» Nous leur donnions mille bagatelles, et ils acceptoient tout ce qu'on leur offroit, mais ne prirent jamais rien d'eux-mêmes: ils mangeoient le biscuit avec plaisir; un d'eux crut qu'un morceau de tabac qu'on lui présenta étoit également bon à manger, mais, l'ayant mis dans sa bouche, il l'eut bientôt rejeté avec d'affreuses grimaces. Un autre se mit à danser (voy. pl. 54): d'abord il préluda en courbant le corps, étendant les bras, et faisant vibrer légèrement ses mains; il paroissoit profondément occupé, et marmottoit à voix basse quelques paroles; puis animant sa danse des mains, il se frappoit le corps, et faisoit avec les hanches mille contorsions. Ensuite ils dansèrent à deux et à quatre; mais à deux ils nous firent plus de plaisir, tant à cause de leur ensemble que parce qu'ils s'accompagnoient à mi-voix d'une chanson fort mélodieuse. A la vue d'un miroir, l'un de ces insulaires fut frappé d'une surprise extrême; il jeta un cri d'étonnement, et parla à ses camarades avec vivacité. Ils parloient très-fort, et, sans être absolument insupportables, ne laissoient pas d'importuner. Leur caractère est si léger, que ce ne fut qu'avec la plus grande peine que nous pûmes obtenir quelques mots de leur vocabulaire; un rien les distrayoit; et quand nous pensions le plus avoir fixé leur attention, au lieu de nous répondre, ils se mettoient souvent à danser, ou bien ils nous tournoient le dos pour s'occuper de toute autre chose que de notre demande.

» Ces insulaires, si vigoureux, si aimables, si gais, et qui paroissent en général fort sains, ne sont pourtant pas exempts de la lèpre; deux ou trois d'entre eux en étoient couverts. Un autre avoit un sarcocèle très-considérable, qui paroissoit le gêner beaucoup: nous l'engageâmes à monter à bord dans l'intention de l'observer; mais il ne le voulut pas, et résista à l'offre ordinairement irrésistible d'un couteau. Un Carolinois qui étoit à nos côtés, et qui avoit remarqué que nous cherchions à obtenir par moyen d'échange tout ce qui nous paroissoit digne d'attention, ne pensa-t-il pas que nous voulions aussi troquer pour un couteau ce qui faisoit l'infirmité de ce malheureux: cette idée lui parut si plaisante, qu'il se prit à en rire aux larmes.

» Sur ces entrefaites, deux pirogues s'entre-choquèrent; le balancier de l'une fut soulevé, et elle chavira. Cet événement nous fit de la peine, parce que nous présumâmes que ces insulaires avoient perdu ainsi tous les objets qu'ils avoient reçus de nous : quant à leur sûreté personnelle, nous n'eûmes pas la moindre crainte, car ils sont excellens nageurs. Bientôt nous les vîmes placés sur la quille de leur barque, occupés à sauver ceux de leurs effets qui flottoient autour d'eux : ce fut avec une adresse remarquable qu'ils retournèrent leur pirogue, la vidèrent, et y replacèrent le mât et la voile : bref, en une demi-heure, tout le désastre fut réparé, et l'embarcation remise en route. Il est vrai, et nous le vîmes avec plaisir, que deux autres *pros* qui couroient sur nous à force de voiles et de pagaies, et qui certes avoient grande envie de nous atteindre, se détournèrent pour secourir leurs compagnons. »

(*M. Quoy.*)

Comme nous nous éloignons beaucoup de ces îles, le reste des Carolinois qui étoient à bord se décidèrent à nous quitter : ils partirent, en nous laissant encore une assez bonne provision de poissons et de cocos, qui furent fort agréables à nos malades, auxquels on les distribua en partie. Cependant la situation de nos malheureux compagnons ne s'amélioroit pas, et c'est le motif qui m'avoit empêché de m'arrêter pour étudier avec plus de soin les îles que nous venions d'abandonner si rapidement. Je fis donc continuer de courir vers les Mariannes, où devoit se trouver, pour nous, le port du salut. Enfin, le 17 mars, dix-huit mois après notre départ de France, nous aperçûmes ces îles tant désirées. Nous étant approchés à petite distance de la côte orientale de Guam, nous contournâmes cette île par le Sud, et arrivâmes promptement en vue du mouillage d'Umata, qu'il nous fallut atteindre en louvoyant.

A peine la petite île Daneono, ou *aux Cocos* (pl. 59), fut-elle dépassée, que nous vîmes partir de terre une embarcation qui, portant pavillon espagnol, ne tarda pas à nous accoster. L'officier qui la commandoit, envoyé par le gouverneur, devoit s'informer de l'objet de notre mission, et du but de notre relâche. Après l'avoir satisfait à cet égard, je lui fis part de la situation de mon équipage, ainsi que du besoin extrême que nous avions de vivres frais. Il partit, et fut peu de temps à reparoître;

1819.
Mars.
De Ravak
aux Mariannes.

mais mon étonnement et ma gratitude furent au comble lorsque j'aperçus dans son canot une ample provision de rafraîchissemens de toute espèce, que le digne gouverneur de ces îles nous envoyoit pour subvenir aux premières nécessités. La manne du désert ne fut pas accueillie, par les Israélites, avec tant de joie et de reconnoissance; ce n'étoit là cependant que le prélude de sa généreuse assistance: l'équipage, dans tout le cours de notre relâche, ne cessa de bénir sa bonté inépuisable et son zèle obligeant; mais dès aujourd'hui chacun de nous put oublier les privations et les peines auxquelles il avoit été livré, et s'abandonner à la joie que faisoit naître l'abondance. Nos malades, naguère découragés, se ranimèrent à l'espoir d'un rétablissement prochain, tandis que ceux de nos compagnons que l'épidémie avoit épargnés, se félicitoient d'avoir échappé à ce fléau, et goûtoient d'avance le bonheur de voir consolider leur santé, rendue chancelante par une aussi pénible traversée. Continuelles vicissitudes, telle est la vie du marin! Dangers aussitôt oubliés que passés, tels sont les hommes!